

RÉSUMÉ : À l'examen des formes du *Dhātupāṭha*<sup>2</sup>, on a conclu à l'existence d'un présent radical thématique moyen pour la racine ŚĀṆK- « hésiter », soit 3 sg. *śāṅkate* (Ś.Br.+). Cette forme reposerait sur un degré \*R(e), soit quelque chose comme \**kénk-e-toi*, au lieu que toutes les autres langues indo-européennes reflètent un degré fléchi \**kónk-*. Sur le seul témoignage du sanskrit, l'on pose donc un degré plein, en se payant de raisons diverses pour justifier l'absence de palatalisation : on n'oserait guère suivre JASANOFF (1979 : 85) qui pose ici un ancien moyen \**kénk-toi* dont il n'y a guère de trace. Quant à l'argument morphologique, voulant qu'en regard d'une palatale héritée, le sanskrit répugnerait à palataliser une vélaire qui suit, il cède à l'examen de formes comme le présent véd. *śvañcate* « il vacille » (< i.-e. \**kṷénk-e-toi*). Il nous faut donc chercher ailleurs l'origine d'une telle formation. On sait que la forme classique de parfait 3 sg. *véd-a* a été normalisée en un présent *véd-a-te*<sup>3</sup> (Up.+), et un prétérit *vi-véd-a*, tant il est vrai que « l'absence de nuance prétérite est fondamentale dans *véda* »<sup>4</sup>. Au vu de l'attestation relativement récente de *śāṅk-a-te*, il serait tentant d'y voir le résultat d'une telle normalisation, et de poser une forme fossile de type de véd. \**śāṅk-a* « il hésite » (< i.-e. \**kónk-e* « il est suspendu »).

## 1. Les données phonétiques

### 1.1. Le problèmes des palatales en indo-iranien

L'on rendrait compte de l'absence de palatalisation par l'influence d'un paradigme acrostatique de type :

- 1 sg. \**śāṅk[h]a* (< i.-e. \**kónk-h<sub>2</sub>e*)
- 2 sg. \**śāṅktha* (< i.-e. \**kónk-th<sub>2</sub>e*)
- 3 sg. \**śāñca* (< i.-e. \**kónk-e*)

Il est alors facile de poser un paradigme védique \**śāṅka*, \**śāṅktha*, \**śāñca* – où les formes \**śāṅka* et \**śāñca* sont ensuite perçues comme indifféremment affectées aux premières et troisièmes personnes du singulier. Du fait de cette indifférence morphologique, la littérature post-rigvédique a pratiqué une normalisation du type *véda* → *védate* sur la forme non-palatalisée \**śāṅka* (soit anciennement la 1 sg.) pour se doter d'un thème clair de présent 3 sg. *śāṅkate* (du type de *śvañcate*).

<sup>1</sup> Paru dans le *Bulletin d'Études Indiennes* 22-23, 2004-2005 [2007], 189-210.

<sup>2</sup> *Dhātupāṭha* 4, 12.

<sup>3</sup> Une formation semblable apparaît en *RV*. 8.70. 7. *étagvā cid yá étaśā yuyójate hárī indro yuyójate* « so oft er auch seine Rosse angeschrirt hat » où *yuyójate* – forme complètement isolée selon GRABMANN (1873 : 1117) – n'est pas un subjonctif (ton!). La désinence *-te* sert donc ici à surcaractériser la 3 sg. *yuyója* « il a harnaché » pour en faire une sorte d'*ātmanepada*. C'est là une formation spontanée, mais non-viable, par sa divergence d'avec tous les types de présents connus – au contraire de *śāṅkate* qui se rattache évidemment à la classe *bhvādi* des grammairiens indiens.

<sup>4</sup> C'est là la formule même de RENO (1930 : 458, §337).

## 1.2. Le nom de la ‘carpe’ et de la ‘coquille’ dans les langues *satəm*

Phonétiquement, il est inutile de poser *\*kénk-e-toj* pour aboutir à une palatale, car nous avons ici affaire à une palatale d’origine i.e. (skr. *ś* = av. *s*) et non pas à une ancienne vélaire palatalisée en i.-ir. (on aurait skr. *c* = av. *c*). La sourde palatale i.e. *\*k̂* donnait ainsi i.-ir. *\*é* qui aboutit à skr. *ś* sans tenir compte du timbre de la voyelle suivante ; il existe des exemples d’i.e. *\*k̂o-* donnant skr. *śa-* à l’initiale : pour obscure qu’elle soit, l’équation gr. κόγχοϛ « coquillage » = skr. *śāṅkhá-* « coquille » se laisse ramener à un prototype de forme *\*k̂onk-h<sub>2</sub>-ó-*. De même, l’on reconstruira *\*k̂óp-h<sub>2</sub>-elo-* pour rendre compte de la remarquable isoglosse du nom de la ‘carpe’<sup>5</sup> que partagent le lituanien *šāpalas* « *Cyprinus dobula* » et le skr. *śapharah* « *Cyprinus sophore* » – la laryngale ayant ici un effet obstruant qui contrevient à la loi de BRUGMANN (c’est ladite restriction-KURYŁOWICZ), soit i.-ir. *\*éapH-ala-*.

### 2. Que faire d’un ancien degré *\*o* ?

#### 2.1. Les données anatoliennes

Sur le plan du vocalisme, il devient alors possible de rapprocher des faits comme le hittite *kānkaḥḥi* « je suspends » dont la thématique, de date récente<sup>6</sup>, recouvre sans doute un plus ancien *\*kānk-ḥa* « je suis suspendu » (lequel représenterait synchroniquement un présent radical athématique moyen en *-ḥa*, mais reposerait en fait sur un véritable parfait i.-e. *\*kónk-h<sub>2</sub>e*). L’adjonction d’un morphème *\*-i* de présent fait basculer le paradigme vers l’actif, en raison de la confusion morphologique avec d’authentiques causatifs du type de hitt. *lāk-ḥḥi* « poser » (< *\*log<sup>h</sup>-éj-e/o-*), cognat du got. *lagjan* « id. ». La forme-pivot est la 3 sg. *ka-a-an-ki* /*kānk-i*/ « il suspend » (< *\*kánke* + *\*-i*) superposable à la 3 sg. *lāki* < *\*lāk-ej* < *\*log<sup>h</sup>-éj-ej* (type gr. φορέει). Il est peu probable que le hittite reflète directement un présent acrostatique †*kónk-ej*, *\*kénk-nti* (soit le type *malli*, *mallanzi* « moudre » issu de *\*mólh<sub>2</sub>-ej*, *\*mélh<sub>2</sub>-nti*)<sup>7</sup>, car en ce cas, la langue devrait opposer à l’actif *kānki* « suspendit » un moyen *\*kankāri* « pendet » dont il n’y a pas trace. De plus, pour des raisons sémantiques, il est préférable de poser une activation de date hittite d’un parfait *\*kónk-e* « être suspendu ».

#### 1.2.2. Le matériau germanique

C’est à peu près ce qui s’est passé en germanique, où le thème hérité *\*χánχ-* « être suspendu » conserve sa diathèse moyenne en adoptant le type flexionnel de la troisième classe de verbes faibles, soit *\*χang-é-*<sup>8</sup> (lesquels fournissent plutôt des verbes d’état, ainsi *\*χab-é-* > got. 3 sg. *habaiþ* « avoir en mains » en regard de *°hafja-* « soulever »), en face de quoi l’on oppose désormais un causatif, soit *\*χang-<sup>l</sup>ja-* (cf. all. mod. *hängen* « suspendre »). Le gotique possède une forme de causatif non-marquée comme telle : Jn 10, 24,

<sup>5</sup> Cf. BURROW (1955 : 22).

<sup>6</sup> Cf. JASANOFF (1978 : 49).

<sup>7</sup> Sur ce type, voir JASANOFF (1979).

<sup>8</sup> Avec ton suffixal, garanti par l’effet de la loi de Verner : *\*χang-é-* (cf. all. mod. *hängen* « pendre »).

*panuh birunnun ina Iudaieis jah qepun du imma : und hwa saiwala unsara hahis ?*

« Les Juifs se tinrent alors autour de lui et lui dirent : ‘Jusques à quand nous tiendras-tu l’esprit en suspens?’ » (LXX : ἕως πότε τὴν ψυχὴν ἡμῶν αἴρεις ;).

Il faut lire de fait ici /hāhis/ issu de \*χάηχ-iz. Le germanique commun devait ainsi opposer un actif \*χάηχ-īþ (< \*kónke[ti]) à un moyen d’accentuation suffixale \*χανγ-έ- « pendeō ». La forme de présent \*χάηχ-īþ n’est un actif qu’en tant qu’elle s’oppose à une formation requalifiée comme stativ. L’on voit bien, à la lumière de ces faits, combien il est artificiel de tirer le vocalisme *a* d’un ancien parfait de date germanique †χεχάηχ- qui aurait évincé en plus ancien présent \*χέηχ-<sup>9</sup>. Il est plus simple de partir d’un plus ancien parfait i.e. \*kónk-h<sub>2</sub>e dont la valeur moyenne intrinsèque (qu’on observe encore vivante en grec) a connu un renouvellement morphologique, au moyen du morphème de statif \*-eh<sub>1</sub> d’origine vraisemblablement nomimale<sup>10</sup>. Cela n’est pas sans rappeler des faits bien connus en slave, où nombre de verbes du type flexionnel de *mǐnjo*, *mǐněti* continuent d’anciens parfaits i.e. sur degré fléchi<sup>11</sup>, c’est sans doute le cas de v.-sl. *gorěti* « brûler », mais également, suivant KORTLANDT (1992), celui de *polěti* « flamber », *bolěti* « être malade » et *bojati se* « craindre » pour ne citer qu’eux. D’un point de vue morphologique, il est plus commode de partir de déverbaux en \*-ī-e-ti : ainsi le parfait i.e. \*g<sup>uh</sup>ór-e refait en \*g<sup>uh</sup>or-ej-e-ti d’où v. sl. *goritŭ* « il est en flammes » (parfait d’une racine momentative \*g<sup>uher</sup>- « devenir chaud »). De même, en regard du hittite *lāki* « coucher », la langue s’est doté par retroversion d’un pseudo moyen *la-ga-a-ri*<sup>12</sup> /lagāri/ « pencher, chanceler ».

### 3. Proposition d’établissement (*Wurzelansatz*) d’une racine \*kēnk-

D’après ce qu’on peut reconstruire de l’indo-européen, il est plausible de poser une formation aoristique \*kēnk-t « suspendre » qui s’opposait à un parfait résultatif \*kónk-e « être suspendu » (selon la même économie que pour la racine \*derk- opposant un aoriste radical athématique \*dérk-t « jeter un coup d’œil » à un parfait *de-dórk-* « avoir tel regard » d’où hom. δέδορκα). Il est par là d’autant plus douteux de poser un ‘présent’ sur \*R(e). Typologiquement, il est loisible de comparer des faits comme hom. ἄωπτο « était suspendu » (Γ 272 et T 253) avec des formes semblant appartenir à une autre racine<sup>13</sup>, tel que ἀείρας « accrochant », procédant toutes deux de la racine \*h<sub>2</sub>uer- « accrocher ». Le sens *d’être suspendu* posé pour \*kēnk- peut donc s’expliquer par la sémantique propre du parfait

<sup>9</sup> C’est pourtant là l’opinion de KÜMMEL (LIV<sup>2</sup> : 325) qui pose un « schwer motivierbare Übertragung des *a*-Vokalismus vom Perf. \*χe-χανηχ-e auf Präs. \*χηηχ-a- < \*kēnk-e/o- ». C’est là l’esprit de système poussé dans ses derniers retranchements.

<sup>10</sup> Cf. JASANOFF (1978).

<sup>11</sup> La question est déjà soulevée par VAN WIJK (1933).

<sup>12</sup> Attesté dès le hittite ancien (KUB XXIX 9 I 28), selon YOSHIDA (1990).

<sup>13</sup> SOLMSEN (1901 : 289) distingue αἴρω « soulever » de συναίρω « accrocher ». Cette thèse est démontée par CHANTRAINE (*DELG* : 22), qui cite – entre autres – la glose d’Hésychius συναίρεται· συνάπτεται. En effet, ἀπτάω « lier, suspendre » indique comment on passe du sens d’*accrocher* (une épée) à celui de ‘suspendre’, en regard d’une forme comme hom. \*ἄωπτο < gr. com. \*ἄφορ-το (< \*h<sub>2</sub>ur-to).

intransitif sur \*R(o), surtout si l'on admet qu'aucune langue n'a conservé de formes sur \*R(e). Il est par suite tentant de poser une racine momentative \**kēnk-* « ficher, planter » qui donnait un ancien parfait sans redoublement \**kónk-e* au sens d'*être suspendu*. L'hom. ἀείραι s'emploie souvent pour dire 'accrocher (un vêtement/une épée) à un clou' ; l'on peut donc citer comme parallèle sémantique le latin *fīuō* (refait en *fīgō* d'après *fīxī*) « ficher », en regard du lit. *diēgti* « piquer »<sup>14</sup> (< \**d<sup>h</sup>ei<sub>2/3</sub>g<sup>h</sup>-*) thématisé au moyen du suffixe *-je/o-*. La racine \**kēnk-* signifierait donc en principe quelque chose comme « piquer, ficher » à l'aoriste (\**kēnk-t*), et dont le parfait sur \*R(o) exprime le résultat (\**kónk-e* « être suspendu »). Nous aurions là quelque chose de comparable à πῆξαι vs. πέπηγα. Voilà pourquoi hitt. *kānk-i* ne saurait être directement issu d'un présent acrostatique de type †*kónk-ej* (ce dernier ne pourrait signifier que 'piquer'). Le hittite *kānki* « suspendre » représente l'activation d'un plus ancien \**kānk-e* « être en suspension ». À titre de modèle typologique, on peut faire valoir le choix du verbe *fīgō* dans le *Sénatus-Consulte des Bacchanales* (CIL 581, 27),

ATQVE.VTEI.

[26]HOCE.IN.TABOLAM.AHENAM.INCEIDERETIS.ITA.SENATVS.AIQVOM.CENSVIT.

[27]VTEIQUE.EAM.FIGIER.IOUBEATIS.VBEI.FACILUMED.GNOSCIER.POTISIT.

« Le sénat a jugé bon que vous fassiez graver cet [arrêt] sur une plaque de bronze et que vous vieilliez à ce que ladite plaque repose en tel endroit qu'on puise au mieux en prendre connaissance. »

Ici, FIGIER vaut pour ἀνάκεισθαι. Cet infinitif FIGIER ne représente donc pas le pôle passif de l'action de fixer, mais désigne plutôt un état : la table de bronze doit être exposée là où ce sera le plus facile de la lire. Le texte n'insiste pas sur l'action de 'fixer' par elle-même : à preuve, la construction périphrastique avec *iubeō*, qui sert ici de causatif (« faire que soit fixée ladite plaque »). Rien n'empêchait d'écrire \**uteique eam fīgerētis*. De même en français, *un tableau est fixé sur le mur* ne répond pas à l'actif *je fixe*, mais vaut pour *un tableau pend au mur*, et *la maison est construite* (= ὁ οἶκος ᾠκοδόμηται) n'est pas la pure retroversion passive de *je construis la maison* (= οἰκοδομῶ τὸν οἶκον).

#### 4. Véd. *śaṅkú-*

S'il est possible de partir d'une racine \**kēnk-* signifiant 'piquer, ficher', l'on songera aussitôt à véd. *śaṅkú-*<sup>15</sup> m. « pointe, pieu, cheville, alène du cordonnier », et, avec un sens plus rare « aiguille du gnomon ». L'idée de *poindre* se retrouve bien dans la composition nominale, ainsi *śaṅkú-karṇa-* « aux oreilles pointues » (MBh., Rām.+). Ce mot *śaṅkú-* fournit également le dérivé thématique *śaṅkurá-* m. (AV. 7.90.3) qui est une *kenning* désignant le *pénis*. Ce masculin en \*-ú (ton suffixal) n'appartient pas au type archaïque en \*R(e) sur ton

<sup>14</sup> Auquel la langue oppose une formation intransitive de date baltique *dīgsta* « pointer, piquer ».

<sup>15</sup> MAYRHOFER (*EWAia II* : 604) se refuse à séparer *śaṅkú-* « cheville » de *śaṅkate* « hésiter, avoir peur », mais le dossier sémantique n'est pas traité : faute de mieux, l'auteur reprend à son compte la vieille étymologie de GRABMANN (1873 : 1371) et pose « schwankend, wankend, zu *śaṅkate* 'schwanken, wanken' ».

radical, qui fournit des masculins (cf. gr. νέκυς = av. *nasuš* « cadavre » < \**nék-u-s*) ou bien des neutres (cf. véd. *pásu* n. « bétail » < \**pék-u*).

Il convient de le rapprocher plutôt du type des substantifs primaires en \*-ú- à accentuation suffixale et degré fléchi, soit un nom du type \**k<sup>o</sup>it-ú-* « ce qui se distingue » qui donne le véd. *ket-ú-* « marque, signe de reconnaissance », auquel correspond exactement le gotique \**haidus*<sup>16</sup> « manière ». Cette formation donne des médio-patients, et l'on attend en effet quelque chose comme i.-e. \**konk-ú-* m. au sens de 'pièce de bois qu'on fiche, rayon'<sup>17</sup>. Il n'est pas gênant d'aboutir à un nom d'objet désignant un outil (ainsi le véd. *ketú-* peut signifier 'drapeau, bannière' et conserve ailleurs le sens de 'clarté, splendeur'). L'attestation la plus ancienne de *śaṅkú-* en est aussi la plus énigmatique : on le trouve d'ailleurs dans le célèbre hymne aux énigmes (*RV*.164.48.18),

*duvādaśa pradhāyaścakrām ékaṃ trīṇi nábhyāni ká u tac cikéta /  
tāsmīn sākāṃ trīsātā ná śaṅkāvō 'rpitāḥ śaṣṭīr ná calācalāśaḥ //*

« Douze jantes, une roue, trois moyeux : qui a compris cela ?

Sur cette roue sont chevillés ensemble [les jours] que sont<sup>19</sup> les 360<sup>20</sup> rayons<sup>21</sup>  
qui sont en quelque sorte (*ná* 'approximatif') mobiles dans leur immobilité. »

Il est bien sûr ici fait allusion à l'année, métaphorisée par un char aux proportions symboliques. De fait, l'on ne s'est pas suffisamment avisé que le passage repose sur un jeu de mot intraduisible entre *śaṅkú-* « rayon » et « aiguille du gnomon » (= *upacara-*) d'où « jour » par métaphore<sup>22</sup>. Il y a de plus une troisième métaphore implicite liée à l'emploi du participe *arpitá-* « chevillé, emboîté » qui évoque *ára-* « rayon » (lequel appartient à la même racine). En effet, *arpita-* neutre substantivé désigne à lui seul les rayons de la roue de l'année dans un passage du livre I du *Mahābhārata* (I 3.150) qui imite fort *RV* 164. 48. Il s'agit du récit fait par Uttanka à son maître :

<sup>16</sup> Attesté seulement au datif singulier *haidau* dans *Thess.* II. 2, 3, *ni hwasun izwis usluto hwamma haidau* (*haidau* traduit le gr. μήτις ἐξαπατήσει ὑμᾶς κατὰ μηδένα τρόπον « que nul ne vous trompe en aucune façon »). L'accentuation suffixale est bien sûr confirmée par le jeu de la loi de VERNER.

<sup>17</sup> Pour le sens de 'rayon', on peut évoquer l'all. mod. *Speiche* qui est apparenté au lat. *spīca* « pointe, épi ». *Pradhī-* (= *nēmi-*) désigne la jante sans les rayons (*ārāḥ*). Pour la différence entre *pradhī-* et *ára-*, il faut se référer à GELDNER (1951, *ad hymnum* 10.102.7). Consulter en outre SPARREBOOM (1985).

<sup>18</sup> Consulter HOUBEN (2000 : 499-536). Ce dernier traduit, selon GELDNER, « The felly-piece are twelve, the wheel (year) is one, the nave-pieces three ; who as understood this ? On it are are places, as it were, 360 pegs that do not wobble » (*loc. cit.* 536).

<sup>19</sup> Il s'agit d'un exemple du *ná* 'inclusif' posé par PINAULT (1993 : 135-141). L'auteur explique le tour *svār ná jyōtīḥ* « l'éclat qu'est le soleil » à la lumière d'expressions françaises du type *un animal comme (tel que) le sanglier est très dangereux*.

<sup>20</sup> Pour la numérotation en védique, consulter à présent MIYAKAWA (2003).

<sup>21</sup> Pour le sens de 'rayon de roue' en partant d'une base signifiant 'piquer, être pointu', comparer all. mod. *Speiche* « rayon de roue » (= angl. mod. *spoke*) et v.-norr. *spīkr* « clou, pointe » et *spīk* « éclat de bois ». Pour les détails des faits, avec en outre le tokh. B *kekār* « rayon de la roue du char », voir PINAULT (1998 : 22).

<sup>22</sup> Ces *śaṅkāvah* sont donc tout-à-la fois fixes (fixés dans les douze jantes ou fichés dans le cadran solaire) et en perpétuel mouvement.

*trīnyarpitānyatra śatāni madhye śaṣṭiśca nityaṃ carati dhruve 'smin /  
cakre caturviṃśatiparvayoge saṣṭ tat kumārāḥ parivartayanti //*

« Et au-milieu il y avait (*atra*) trois cent soixante rayons (*arpitāni*) emboîtés (*arpitāni*) sur un moyeu<sup>23</sup> toujours en mouvement que font tourner six jeunes hommes (les *ṛtavaḥ*) en un cercle réunissant 24 quinzaines (*parva-*). »

À la lumière d'un tel passage, il semble assez évident que la comparaison elliptique *nā śaṅkāvo 'rpitāḥ* appelle un comparé qui n'est autre que *śaṅkāvo* lui-même ! Là où GRABMANN (1873 : 1371) posait \**ārāḥ* « rayons » et l'adjectif (**sic**) *śaṅkú-* qu'il rend faute de mieux par 'chancelant' (évidemment d'après le présent *śaṅkate*).

RENOU (*EVP* XVI : 93)<sup>24</sup> explique *śaṅkāvo* par 'chevilles' et restitue 'jours', traduisant *tásmin sākāṃ trīśatā nā śaṅkāvo 'rpitāḥ śaṣṭír nā calācalāsaḥ* par « en lui sont fixées les chevilles, tels les 360 [jours de l'année, chevilles] qui sont à la fois mobiles et pourtant immobiles ». C'est bien sûr plus une glose qu'une traduction<sup>25</sup>. En fait, il vaut mieux voir dans le texte védique une diaphore jouant sur les deux sens de *śaṅkāvo*, diaphore malheureusement elliptique, mais il est vrai que nous sommes dans l'hymne aux énigmes. L'on traduira donc, faute de mieux, par « sur cette roue sont chevillés ensemble [les jours] que sont les 360 rayons, qui sont en quelque sorte mobiles dans leur immobilité ».

## 5. La coquille

Par ailleurs, si l'on part d'une racine signifiant 'piquer, ficher', il ne manque pas non plus de parallèles sémantiques pour rapprocher l'idée de 'creuser' (soit la racine \**b<sup>h</sup>ed<sup>h</sup>h<sub>2</sub>*- représentée par le latin *fodiō* « creuser, fouir ») de l'idée de 'piquer' (v.-sl. *bodq*). Une semblable matrice métaphorique permettrait de fournir une assise verbale au nom de la 'coquille' et du 'coquillage', dont BURROW (1965 : 195-196) a entrevu l'étymologie : « Skr. *śaṅkhá-* « shell », Gk. κόγχος (adjectival accent, original meaning 'curved, coiled') ».

Il faut rendre compte de la reconstruction mécanique en \**ḱonk-h<sub>2</sub>-ó-*<sup>26</sup>. Si l'on admet un nom d'action du type de gr. τομή f. « action de creuser » (< \**tomh<sub>1</sub>-éh<sub>2</sub>*) pour cette racine, l'on reconstruira \**ḱonk-éh<sub>2</sub>* « action de creuser » sur quoi la langue a très bien pu former un adjectif \**ḱonk-h<sub>2</sub>-ó-* « creusé », puis, par spécialisation sémantique « conque creuse ». On peut asseoir un parallèle dérivationnel avec i.-e. \**ret-* « courir » (v. irl. *rethim* « je cours ») donnant \**rot-éh<sub>2</sub>* f. « action de courir » d'où « roue » (lat. *rota*) qui connaît la même fortune que \**ḱonk-éh<sub>2</sub>* et fournit un adjectif dérivé \**rot-h<sub>2</sub>-ó-* « pourvu de roues », qu'on retrouve dans le véd. *rátha-* m. « char » avec un recul d'accent marqueur de substantivation, selon le

<sup>23</sup> Le skr. *dhruvá-* n. est également un neutre substantivé qui désigne toute chose fixe, et notamment le pôle (l'axe du ciel), d'où le « moyeu de la roue », qui ne change jamais de place.

<sup>24</sup> Précisons que GELDNER traduit littéralement sans chercher à rétablir le terme comparé, soit « *Darin sind zusammen dreihundertundsechzig wie Pflöcke befestigt, die sich nicht lockern* ».

<sup>25</sup> Noter la traduction de l'*Anthologie sanskrite* (RENOU, 1961 : 23), « C'est là que sont fixées ensemble trois cent soixante chevilles, qui ne bougent jamais ».

procédé qui fait passer véd. \*vip-rá- adj. « inspiré »<sup>27</sup> à vípra- m. « prêtre ». En grec, le recul d'accent tient sans doute au caractère *immotivé* du mot. Il est également possible de poser pour \*k̂onk-éh<sub>2</sub> « action de creuser » un passage au concret, de sorte qu'elle désigne l'objet creusé *par excellence*<sup>28</sup> : la conque (cf. lat. *rota* « la roue »). L'on se rappellera qu'en grec ancien, κόγχη désigne la cavité de l'oreille, et κόγχος celle de l'œil (ainsi en grec moderne). Partant, le coquillage serait en propre l'habitant de la coquille (\*k̂onk-h<sub>2</sub>-ó-).

## 6. Formations nominales résultatives sur \*R(o)

Si l'on admet une telle reconstruction, il importe de noter, pour la racine \*k̂enk- signifiant 'piquer, ficher, évider', la connivence entre l'ancienne forme de parfait et la formation en \*-ús sur \*R(o)<sup>29</sup>. On notera que \*k̂onk-ú- entretient un rapport morphologique étroit avec l'ancien parfait \*k̂ónk-e, selon un lien déjà connu :

Formations verbales	Formations nominales
*k̂ónk-e « être fiché »	*k̂onk-ú- (cf. véd. <i>śaṅkú-</i> « cheville »)
*lóik̂ <sup>u</sup> -e « rester » « être mis de côté »	*lóik̂ <sup>u</sup> -u (cf. véd. *réku « richesse ») *léik̂ <sup>u</sup> -u- (cf. véd. <i>réku-</i> « riche »)
*pók̂ <sup>u</sup> -e « être cuit, mûr »	*pók̂ <sup>u</sup> -uó- (cf. véd. <i>pakváḥ</i> « cuit, digéré, mûr »)

La racine \*leik̂<sup>u</sup>- a dû d'abord signifier 'partir, s'éloigner', d'où un parfait intransitif \*lóik̂<sup>u</sup>-e « demeurer, être laissé » reflété par le v.-lit. *liekti* « il reste » (< \*laik̂-ti), lequel est un ancien perfectoprésent<sup>30</sup> passé au type athématique, et qui prolonge un ancien \*lóik̂<sup>u</sup>-e (comme le v.-sl. *věmī* « je sais » est pour \*uóid-h<sub>2</sub>e). Ce perfectoprésent \*lóik̂<sup>u</sup>-e devait aussi signifier quelque chose comme 'être en reste, être vacant'. C'est le gr. *λέλοιπα* et *λείπομαι* « être en manque ». Elle fournissait un neutre acrostatique \*lóik̂<sup>u</sup>-u, \*léik̂<sup>u</sup>-u-s « ce qui est laissé de côté » ainsi qu'un dérivé protérodynamique \*léik̂<sup>u</sup>-u-s, \*lik̂<sup>u</sup>-éu-s « restant »<sup>31</sup>. Le lat. *reliquus* « restant » doit donc reposer sur une base thématisée \*lik̂<sup>u</sup>-eu-ó-. Le véd. *réku-*

<sup>26</sup> Admis par MAYRHOFER (*EWAia* II : 604).

<sup>27</sup> Adjectif d'appartenance formé sur le nom-racine *vip-* f. « pensée poétique ».

<sup>28</sup> Dans l'épopée, *śaṅkhá-* désigne souvent la conque sonore qui sert de trompette aux héros et permet de les identifier ; ce mot relève d'une phraséologie guerrière, et désigne la conque en tant qu'instrument à vent, non en tant qu'elle est brillante ou dure, ou qu'elle protège, mais bien en tant qu'elle est *creuse*. Qu'on en juge par le fameux passage de la *Bhagavad Gītā* (BG. 1, 12-13), *tasya saṁjanayan harṣaṁ kuruvrddhaḥ pitāmahaḥ / śiṁhanādaṁ vinadyoccaiḥ śaṅkhaṁ dadhmau pratāpavān //12// tataḥ śaṅkhāśca bheryāśca paṇavānanakagomukhāḥ / sahasaivābhyahanyanta sa śabdaḥ tumulo 'bhavat //13//* « (12) Pour réveiller en *Duryodhana* la joie, l'ancien des *Kuru* (= *Bhīṣma*), l'aïeul vénérable, poussant son formidable cri de guerre, souffla dans sa conque. (13) Aussitôt conques, gongs, tambours, timbales et trompettes retentirent puissamment. Ce fut un fracas énorme ». L'on remarquera d'ailleurs la première place accordée à la conque – instrument noble et de connotation guerrière dans le monde de l'épopée. La langue épique possède même un composé *śaṅkha-dhma-* « qui souffle dans une conque ».

<sup>29</sup> Toute cette analyse se trouve chez DE LAMBERTERIE (1991 I : 301).

<sup>30</sup> Cf. STANG (1966 : 311 et 344).

<sup>31</sup> Pour une analyse semblable touchant à la racine \*ueid-, il faut maintenant se rapporter à RAU (1998). L'auteur pose notamment un neutre acrostatique \*uóidu « action de connaître, connaissance » en-regard d'un adjectif \*uéidu/\*uid-éu- « qui connaît ».

« riche » (< \*l<sub>é</sub>ik<sup>u</sup>-u-s) pourrait s'expliquer comme un dérivé possessif de \*réku n. (< \*l<sub>ó</sub>ik<sup>u</sup>-u) « richesse » au sens de 'ce qui est accumulé'. Véd. *réku-* et lat. *reliquus* représenteraient ainsi les *membra disjecta* d'un ancien paradigme alternant. L'adjectif *pakvá-* doit aussi reposer sur un neutre \*pók<sup>u</sup>-u de valeur résultative (« digestion »), soit le *résultat* de la cuisson. De même, *śāṅkú-* au sens de 'rayon, cheville' est un substantif résultatif (« ce qui est fiché »).

Sur le domaine sanskrit, ces formations reflètent d'anciens parfaits indo-européens, dont elles conservent le caractère intransitif : \*śāṅka « être fiché », \*réka « rester en retrait » et \*pāka « être cuit », en regard de formations vivantes *liṭ* comme *ri-réc-a* et *pa-pāc-a*, qui associent à un renouvellement morphologique (redoublement, *vṛddhi*, et palatalisation) un renouvellement *sémantique* : dès les plus anciens monuments de la langue sanskrite, *papāca* et *riréca* fonctionnent comme de simples prétérits transitifs réalignés sur les présents *riṅákti* « laisser » et *pácati* « cuire ». On posera d'anciens paradigmes intransitifs :

« être fiché, suspendu »	« rester en retrait »	« être bien mûr »
1 sg. *śāṅk[h]a (< *kónk-h <sub>2</sub> e)	*rék[h]a (< *l <sub>ó</sub> ik <sup>u</sup> -h <sub>2</sub> e)	*pák[h]a (< *pók <sup>u</sup> -h <sub>2</sub> e)
2 sg. *śāṅktha (< *kónk-th <sub>2</sub> e)	*réktha (< *l <sub>ó</sub> ik <sup>u</sup> -th <sub>2</sub> e)	*páktha (< *pók <sup>u</sup> -th <sub>2</sub> e)
3 sg. *śāṅca (< *kónk-e)	*réca (< *l <sub>ó</sub> ik <sup>u</sup> -e)	*pāca (< *pók <sup>u</sup> -e)

Partant, d'autres formations de présents thématiques deviennent suspectes, ainsi véd. *lókate* et véd. *bháyate*, qui continuent sans doute d'anciens parfaits \*lóka « voir » et \*bháya « être effrayé », dont la sémantique survit dans le système du présent, à quoi l'on oppose désormais des parfaits de date indienne *luloce* et *bibhāya* qui sont de simples prétérits et ne reflètent que morphologiquement (mais non sémantiquement) les parfaits \*lóka et \*bháya. Nous retrouvons donc là une structure connue, qui procède par éclatement :

<i>véda</i> (véd. et ép.) « savoir »	→ présent <i>veda-te</i> (Up.+) et parfait <i>vi-ved-a</i> (class.+)
*bháya « avoir peur »	→ présent <i>bhaya-te</i> (véd.+) et parfait <i>bibhāya</i> (véd.+)
*lóka « voir »	→ présent <i>lokate</i> (class.+) et parfait <i>luloce</i> (class.+)

Cette série permet de rendre compte d'un processus ancien (le nivellement de \*bháya et \*lóka est antérieur à celui de *véda*, qui est parfaitement attesté). Pour la forme \*bháya, il est permis de se demander s'il faut conclure à l'identité des deux racines \*b<sup>h</sup>e<sub>2</sub>h<sub>2</sub>- « frapper » et \*b<sup>h</sup>e<sub>2</sub>jH- « prendre peur ». Sur la base de ce qui vient d'être proposé pour la racine \*k<sup>en</sup>k-, il est fort tentant de poser une racine momentative \*b<sup>h</sup>e<sub>2</sub>h<sub>2</sub>- « asséner un coup » fournissant un aoriste radical \*b<sup>h</sup>e<sub>2</sub>jH<sub>2</sub>-t (qu'on retrouve directement dans le v.-sl. °bi « il frappa »). Si l'on admet un ancien parfait sur \*R(o) sans redoublement du type de \*b<sup>h</sup>ó<sub>2</sub>h<sub>2</sub>-e (*uel sim.*), on reconstruira sans peine pour ce parfait la valeur sémantique d'être *atterré, choqué, effrayé*, selon l'invariant métaphorique unissant lat. *pauio* « frapper » à *paueo* « être en alarmes » (anciennement \*« être abasourdi »). Noter encore le lat. *percussus* « effrayé » chez Tite-Live (qui est un emploi lexicalisé du PPP *percussus* « percuté » de *percellō* « frapper, heurter »). L'on peut ainsi reconstruire un système ancien :



* <i>b<sup>h</sup>éj<sub>h</sub>₂-t</i> « frapper » (momentatif)	* <i>b<sup>h</sup>i-n-éh<sub>₂</sub>-ti</i> « briser » <sup>32</sup>
* <i>b<sup>h</sup>ójh<sub>₂</sub>-e</i> « être choqué, avoir peur »	(3 sg.* <i>b<sup>h</sup>ójh<sub>₂</sub>-a</i> refait en * <i>b<sup>h</sup>ójh<sub>₂</sub>-e</i> dès l'i.e. )

Sur ces bases, il est aisé de reconstruire comme un déverbal \**b<sup>h</sup>óĵ(H)e-ĵ-e-ti* le v.-sl. *bojiti sę* (l'inf. *bojati sę* notant de fait \**bojëti sę* – soit le type *bolëti, polëti*) dont VAILLANT (1965 : 236) a suggéré qu'il partageait sans doute le vocalisme du skr. *bhayate* « avoir peur », dont il partage la construction avec le génitif-ablatif (type de *RV. 10. 92. 8. b indrād ā káscid bhayate távīyasaḥ* « devant Indra chacun a peur, (car il est) plus fort »)<sup>33</sup>. La forme pronominale du vieux-slave est ici le substitut d'une flexion moyenne : c'est le type de v.-sl. *dvižetŭ sę* = grec ἐκινήθη. Selon VAILLANT (1965 : 329), « le pronom *sę* sert à souligner la valeur de beaucoup de verbes pris absolument » Nous retrouvons donc là un développement parallèle au sanskrit *bháyate* « être effrayé » qui ne doit pas reposer sur \**R(e)*.

À titre de parallèle typologique, le nom-racine d'i.-e. \*(*s*)*teug-* « frapper, battre » (racine reflétée par le v.-irl. *túag* f. « hache » qui repose sur \**toug-éh<sub>₂</sub>*) fournit au grec un nom de la 'peur' : c'est le gr. στύξ f. « froid glacial, frisson » et Στύξ f. « eau glacée, Styx » en tant que force animée et agissante, soit celle qui fait frissonner.

#### 8. Véd. *bháyate* et les données germaniques

Il n'est donc pas impossible de conclure à l'identité des racines \**b<sup>h</sup>ej<sub>h</sub>₂-* « frapper » (*LIV*<sup>2</sup> : 72) et \**b<sup>h</sup>ej<sub>h</sub>H-* « prendre peur » (*LIV*<sup>2</sup> : 72). Pour le sanskrit, on posera un ancien parfait i.e.\**bháya* scindé entre un présent *bháya-te* (véd.+ ) et un parfait au sens indien du terme *bibháya* (véd.+). Il faut donc bel et bien partir d'un parfait sans redoublement \**b<sup>h</sup>ójh<sub>₂</sub>-e* « être choqué, avoir peur » malgré les faits germaniques, attestant \**bebaiþ* « il tremble ». KÜMMEL (2000 : 338) part d'un paradigme germ. com. \**bebaiþ-*, \**bibī-*, mais si l'on veut y voir l'avatar d'un perfectoprésent, le redoublement pose problème. Il semble plus expédient de partir d'une forme déjà normalisée en post-indo-européen, soit quelque chose comme germ. com. \**baj(i)þ* au sens de 'trembler, craindre'. Nous avons sans doute ici l'origine de la formation expressive (et de date germanique) \**bi-baiþ* « il tremble » qui est inséparable de germ. com. \**ti-trō-jan<sup>an</sup>* reflété par le v.h.a. *zittarōn* « zittern » (bâti sur la racine \**dreh<sub>₂</sub>-* « s'agiter, courir ») et du got. *reiraiþ* « il tremble », lequel doit seul représenter un véritable intensif de date indo-européenne \**rej-roĵH-ti* (cf. skr. *lelāyati*).

#### 9. La racine indienne *LOK-*

<sup>32</sup> La glose de Festus (*perfinēs* : *perfindās* FEST. 222 L.) reflète un indicatif \**per-fināre*.

<sup>33</sup> Traduction RENOU (*EVP* V : 61). La préposition *ā* (gouvernant l'ablatif) signifie 'à partir de, depuis'. C'est donc bien une valeur de génitif d'origine, soit le type de class. *madbhaya-* n. « peur dont je suis l'origine ». Le sens littéral du passage est donc \*« du fait d'Indra, chacun a peur, (car il est) plus fort ».

De même, toujours selon les observations dégagées pour véd. *\*śāṅka* « être fiché », il devient possible de poser une racine *\*leuk-* (momentative) « devenir lumineux », fournissant un aoriste radical *\*léuk-t* auquel se substitue véd. *ádyaut* « il a brillé »<sup>34</sup> par supplétisme<sup>35</sup>. La forme moyenne *\*luk-tó* « il a relui » ne survit que dans le présent v.-hitt. *lu-uk-kat-ta* /*lukta*/<sup>36</sup> « il fait jour » et trouve un écho dans le védique *rucāná-* « brillant ». En face de cela, le védique avait un vieux parfait intransitif et sans redoublement *\*lóka* « voir, être visible », en rapport avec *loká-* m. (< *\*louk-ó-*) « clairière, espace libre et dégagé », c'est-à-dire le latin *lūcus* m. « partie du bois qui est visible, clairière ». Ici encore, on remarque une relation privilégiée entre une formation nominale sur *\*R(o)* et un ancien parfait intransitif – tous deux partageant une valeur nettement *résultative*. Cette forme *\*lóka* a par suite éclaté en deux paradigmes, selon la normalisation déjà mentionnée *\*lóka* → *lokate* (class.+) et *luloce* (class.+), donnant de surcroît naissance à une pseudo-racine *LOK-* « voir » (post-véd.).

L'on récapitulera ainsi les paradigme reconstruits :

« avoir peur »	« voir, être visible »
1 sg. <i>*bháya</i> (< <i>*b<sup>h</sup>óih<sub>2</sub>-h<sub>2</sub>e</i> )	1 sg. <i>*lók[h]a</i> (< <i>*lóuk-h<sub>2</sub>e</i> )
2 sg. <i>*bhétha</i> (< <i>*b<sup>h</sup>óih<sub>2</sub>-th<sub>2</sub>e</i> )	2 sg. <i>*lóktha</i> (< <i>*lóuk-th<sub>2</sub>e</i> )
3 sg. <i>*bháya</i> (< <i>*b<sup>h</sup>óih<sub>2</sub>-e</i> )	3 sg. <i>*lóca</i> (< <i>*lóuk-e</i> )

#### 10. Que faire d'i.-e. *\*kenk-* « piquer » ?

Il importe de rendre compte d'une ultime difficulté : si l'on veut bien admettre une racine i.-e. *\*kēnk-* signifiant 'piquer, ficher', comment rendre compte de la racine quasi homophone *\*kenk-* « piquer »<sup>37</sup> ? Il faut poser un phénomène de *Gutturalwechsel*, ce qui constitue bien souvent, il faut le dire, une solution désespérée. De fait, cette racine *\*kenk-* n'est posée avec une vélaire initiale qu'en vertu du lituanien et du sanskrit. L'étude approfondie du vocabulaire de chacune de ces langues permet peut-être de motiver l'échange de gutturales qu'on y décèle. Le groupe lituanien de *kenkiù*, *keñkti* « avoir mal » et son caus. *kankinti* « tourmenter » fait évidemment couple avec le verbe *kenčiù*, *kentėti* « endurer, souffrir »<sup>38</sup>, dont la flexion ancienne devait être *\*kentù*, *kęsti*<sup>39</sup>. Il est même possible de poser un croisement des deux séries de formes :

<sup>34</sup> Le védique s'est déjà doté d'un nouvel aoriste *aroci* « il a lui » attesté en *RV*. 7.77. 2d *gávāṃ mātā natriy áhnām aroci* « mère des vaches, conductrice des jours, elle a resplendi » (il s'agit de l'Aurore).

<sup>35</sup> Selon KÜMMEL (1996 : 95, n. 172), « fungiert auch [*ádyaut* wohl als Aorist zu *rócate* ».

<sup>36</sup> Attesté en *KBO* XVII 1 (3 occurrences). Données d'après YOSHIDA (1990 : 195).

<sup>37</sup> Elle ne figure même pas dans la seconde édition du *LIV*.

<sup>38</sup> L'appartenance (secondaire) à la classe V des verbes lituaniens est donnée par KURSCHAT (1876 : 331 § 1240) sous la forme *kenčiù* (noté *kencziù*), infinitif *kentėti* « leiden ».

<sup>39</sup> L'on part désormais d'une racine *k<sup>h</sup>end<sup>h</sup>-* « πάσχω » (*LIV*<sup>2</sup> : 390), donnant l'infinitif *kęsti*, réanalysé comme le produit d'une protoforme *\*keñt-ti*, d'où procède (par analogie) l'indicatif *kentù*.

*šenk-iù	→	kenkiù	« avoir mal »
*kentù	→	kenčiù	« peiner, endurer »

Par ailleurs, il est possible que le lituanien ait également voulu distinguer deux groupes homophones en procédant à un échange de gutturales : le causatif *kankinti* « torturer » risquait, sans échange de gutturale du type \*š- → k-, d’investir la famille de *šókti* « danser » (< \**keh<sub>2</sub>k-* « sauter, bondir »), *šankùs* « rapide » et *šankinti* « faire aller vite ». Il y aurait donc eu une double motivation à l’échange de gutturales en lituanien : d’une part, la pression analogique d’une famille sémantiquement proche, et d’autre part, une différenciation préventive d’avec une forme totalement homophone (*šankinti* « faire aller vite »).

Reste la question de savoir si l’échange de gutturales a eu lieu à partir d’une racine \**kenk-* vers une racine \**kenk-* ou bien l’inverse. Heureusement, il existe en lituanien une forme résiduelle : elle tendrait à prouver que la forme \**kenk-* est la plus ancienne. Il s’agit du substantif féminin *at-šankė* « longue barbe, excroissance sur une branche, un arbre »<sup>40</sup>. La forme en question repose sur quelque chose comme i.e. \**konk-ijā* (*uel sim.*) et se laisse donc ramener à ‘ce qui fait saillie’ ; le préverbe *at-* « hors de » (= v. sl. *otŭ*) rappelle l’emploi du latin *ex-* dans *ē-mineō*. C’est un nom de l’excroissance. Par son autonomie sémantique, cette forme a échappé à l’échange de gutturales qu’il faut donc poser comme \*š- → k- dans les formes verbales *keñkti* et *kankinti*. À la lumière de ces faits, nous pouvons poser une racine \**kenk-* « piquer, pointer, faire saillie » (*at-šankė*) et « piquer, poindre, être douloureux » (\**šeñkti* → *keñkti*), d’où procède le causatif de date lituanienne *kankinti* (pour \**šankinti*) « tourmenter, faire souffrir ». La valeur intransitive associée au degré \**o* est particulièrement nette dans *at-šankė*. Sur le plan de la morphologie verbale, le présent en \*-*je/o-* semble indiquer une racine anciennement aoristique (type de lit. *skiedžiu* « couper, scinder »). On sait qu’en pareil cas, le thème de l’infinitif du lituanien repose sur une forme d’aoriste radical (ainsi lit. *skiesti*). Nous aurions donc bien là le lointain reflet d’i.-e. \**kenk-t* « il piqua ».

## 11. Quelques noms d’oiseaux

En sanskrit, les contre-exemples à la reconstruction d’une racine \**kenk-* avec attaque palatale au sens de ‘piquer’ se résument à peu de choses. Il y a notamment le nom indien du « héron » (véd. *kañká-*), que MAYRHOFER (*EWAia* I : 289) explique judicieusement par ‘Stecher’ soit quelque chose comme « le piqueur » (il s’agit d’un échassier). Ce mot semble bien témoigner en faveur d’une vélaire initiale, soit \**konk-ó-*. Cela dit, l’étude du vocabulaire sanskrit nous révèle que, dans une majorité écrasante, les noms d’oiseaux (et ce, d’entre les plus criards) comportent une structure consonantique **KVK** quasi-invariable :

- *kāká-* m. « corbeau, corneille » (cf. tamoul *kākkai* et malayālam *kākka* « corbeau »)
- *kṛkavāku-* m. « coq, paon »
- *kṛkaṇa-*, *kṛkara-*, *kṛkala-* et *krakara-* « perdrix sylvatica »

<sup>40</sup> Cf. FRAENKEL (*LEW* II : 962).

- *kṛkālīkā* f. « genus auis »
- *kokilá-*, *kākāla-* et *kākola-* « corbeau »
- *kekā* f. et *krenkā-rava-* m. « cri du paon » (cf. kannada *kekku* « id. »)
- *kiki-* m. « geai bleu »
- *kukkuṭa-* (et *kurkuṭa-*) « coq » (inséparable de *kukkubha-* « coq sauvage »)

Tous ces mots, évidemment mimétiques, se laissent bien ramener à une même structure consonantique **KVK** avec les variantes *kāk-*, *kek-*, *kok-*, *kik-*, *kṛk-*, *krenk-*, *kurk-*. La forme *kaṅká-* trouve bien sa place dans une telle série ‘expressive’, et représente peut-être la confluence fortuite d’un terme jadis motivé *\*śaṅká-* m. « héron » (< *\*kōnk-ó-* « piqueur, animal qui pique les poissons avec son bec ») et d’un groupe de mots expressifs. Dans ces conditions, on ne s’étonnera pas de ce que le nom indien du héron comporte une vélaire initiale (il aurait aussi bien pu évoluer en *\*\*kraṅká-*). Il y a de plus un nom dravidien du héron : c’est le tamoul *kokku* (attesté également en malayālam et en kannada). La recherche d’expressivité est constante dans de tels domaines du vocabulaire : il n’est que de citer l’arm. *kṛunk* (gén. *kṛnkan*) « grue » où la structure phonétique évoque le skr. *krenkā-rava-*.

Le terme *kaṅkaṭa-* m. « crochet en fer » s’explique bien mieux par le tamoul *kokki* « crochet », à rapprocher du telugu et du kannada *konki* « id. » que par une hypothétique racine indienne *\*KANĀK-* « piquer ». Quant-au terme *kaṅkata-* m. « vermine, pou », il repose vraisemblablement sur une contamination avec *kaṅṭaka-* m. « épine, écharde, pointe, aiguillon, arête ». Cette dernière forme a toutes chances de représenter une forme prākrite pour *\*kṛnta-ka-* et se rattache donc en dernière analyse à la racine *\*kert-*. Pour la sémantique, on rapprochera des faits bien connus comme grec κόρις « pou, punaise », et lit. *úodas* m. « mouche » (< *\*h<sub>1</sub>od-ó-*) qui désignent l’insecte comme celui qui déchire les chairs<sup>41</sup>.

Enfin, le rapprochement habituellement pratiqué entre la racine *\*kenk-* « piquer » et le skr. *kānṅṣati* « désirer » est en l’air si peu qu’on étudie les avatars de la racine *\*keh<sub>2</sub>-* dans cette langue. D’après le substantif *kāma-* (< *\*koh<sub>2</sub>-mo-*), le sanskrit a donné naissance à une pseudo-racine *seṭ KAM<sup>1</sup>-* qui a évincé les anciennes formes du type *kāyamāna-* « désirant » qui ne se rencontrent guère qu’en védique ancien. La racine *\*keh<sub>2</sub>-* est attestée par le lat. *cārus*, *-a*, *-um* « cher » (< *\*kéh<sub>2</sub>-ro-*) qui est de la même structure que le gr. ἄκρος « pointu » (< *\*h<sub>2</sub>ék-ro-*). Noter en outre l’all. mod. *Hure* f. « prostituée ». Cette racine dissyllabique est vraisemblablement à l’origine du verbe *kānṅṣati* « désirer » dont le suffixe rappelle plutôt quelque chose de nominal<sup>42</sup>.

## 12. Le v.-norr. *hár* « tolet » (< *\*kōnk-o-* « objet effilé »)

S’il est donc permis de reconstruire une racine *\*kēnk-* avec une palatale initiale (malgré le traitement phonétique de type *\*kenk-* dans certains cas), il est loisible de

<sup>41</sup> Cette étymologie est due à un enseignement oral de C. DE LAMBERTERIE.

<sup>42</sup> On ne peut pas ne pas évoquer le nom indien du ‘corbeau’ (skr. *dhvāṅkṣa-*), que la langue a parfois assimilé

rapprocher v.-nor. *hár* m. « tolet, cheville qui retient l'aviron » que FRAENKEL (*LEW* II : 962) ramène à un prototype germ. com. \**χάνχ-α̅* mais que DE VRIES reconstruit, lui, comme †*χάνχ-υ̅* (*AEW* : 209)<sup>43</sup>. Au vu de l'absence manifeste d'effet-VERNER (on attendrait germ. com. \*\**χang-ú̅*), il semble plus prudent de poser un ancien nom d'action \**κόνκ-ο-* qui donne germ. com. \**χάνχ-α̅* d'où proto-nord. \**hanhaR* (passé dans le finnois *hanka* « crochet »), lequel aboutit ensuite régulièrement à v.-nor. *hár*.

### 13. Les données grecques : κέγκει (Photius) et l'hapax \*πολο-καγκής

#### 13.1. Gr. κέγκει· πεινῶ (PHOT.)

Reste enfin à étudier les données grecques, particulièrement confuses. En cherchant de toutes forces à établir un rapprochement avec l'étymon germ. com. \**χun̄g-rú̅* m. « faim »<sup>44</sup> (< \**κῆκ-r-ú-*), on présente généralement la glose de Photius κέγκει· πεινῶ comme une vérité assurée. L'on a par ailleurs, chez Hésychius, une glose apparemment semblable κέγκεις· ἐπιδάκνη que l'on explique, à la lumière de Photius, par 'tu as faim', en forçant le sens du verbe ἐπιδάκνεσθαι qui vaudrait alors pour 'esurire'. De fait, nous avons là affaire à une correction : les manuscrits portent κέγκει· ἐπιδάκνει. Cette glose a été réalignée de force sur celle de Photius, et l'on a ici procédé à rebours du bon sens. En effet, comment expliquer qu'Hésychius n'ait pas spécifié l'idée de 'faim' par un nom au datif comme il y en a tant dans ses gloses, soit quelque chose comme \*ἐπιδάκνη τῷ λιμῶ ?

On se rapellera de plus que Photius fleurissait aux alentours du IX<sup>ème</sup> siècle, soit quelque quatre cents ans après Hésychius. En fait, le verbe ἐπιδάκνω signifie 'piquer' (ici le préverbe ἐπί- marque l'atténuation), et se dit notamment de la fumée qui pique les yeux, ainsi chez Aristophane (*fr.* 660), ὁ καπνὸς ἐπιδάκνων τὰς ὄψεις « la fumée qui pique les yeux ». Plus expressif, le simple est également bien attesté, toujours chez Aristophane, (*Ploutos* 822), ἔδακνε γὰρ τὰ βλέφαρά μου « (la fumée) me cuisait les paupières », et au passif (*Achar.* 18), ἐδηκίθην ὑπὸ κονίας τὰς ὀφρῦς « la poussière me brûlait les sourcils ».

Ce n'est que très exceptionnellement qu'il se dit de la faim (voir SUIDAS *s.v.* καρδιώττειν). À la lumière de ces faits, il apparaît possible de laisser en l'état la glose κέγκει· ἐπιδάκνει, et de restituer un présent radical thématique \**κέγκω* signifiant 'poindre' et non pas †'avoir faim'. Photius a expliqué une *glotta* par une autre *glotta*, et la valeur intransitive communément attribuée à \**κέγκει* doit sans doute beaucoup au rapprochement avec le lit. *kenkiù, keñkti* « souffrir », lequel n'a sans doute rien à faire ici.

---

au groupe de *kāñksati* (il existe même un verbe *dhvāñksati* « croasser » et « désirer »).

<sup>43</sup> L'auteur vise évidemment à établir une parenté avec véd. *śānkú-*, mais ne s'est pas avisé qu'une telle forme eût comporté un effet-VERNER en germanique, soit germ. com. \*\**χang-ú̅*. Qui plus est, l'on attendrait une métatonie de type germ. com. \**CanC-u-* > v.-norr. \**CōnC-* (d'où v.-norr. \*\**hōngr*).

<sup>44</sup> Précisons qu'on dérive aisément un nom de la faim d'une racine 'piquer', à preuve le lit. *bādas* m. « faim » (< \**b<sup>h</sup>od<sup>h</sup>h<sub>2</sub>-o-*), qui peut refléter aussi bien un ancien nom-d'action i.-e. \**b<sup>h</sup>ód<sup>h</sup>h<sub>2</sub>-o-* m. « action de poindre »

D'un point de vue morphologique, on aurait affaire à un présent thématique du type λείπω « laisser » en regard d'un ancien aoriste radical \*λέϊκ<sup>u</sup>-t « rester », soit une innovation dialectale. Cela accrédirait encore la valeur transitive ici posée pour \*κέγκω = κεντέω « piquer, poindre ». Partant, on rendra compte de l'hapax \*πολυ-καγκής en Λ 642 : τὸ δ' ἐπεὶ οὖν πίνοντ' ἀφέτην πολυκαγκέα δίψαν par 'une fois qu'ils ont bu et chassé la soif qui pique très fort (la gorge)'. Il faut peut-être voir dans cette forme d'adjectif \*πολυ-καγκής le reflet d'un ancien neutre \*κάγκαρ « piquant, aiguille ». Hésychius nous a de surcroît conservé un participe (aoriste ?) \*καγκόμενος « effrayé » dans la glose καγκομένης· ξηρᾶς τῷ φόβῳ, où c'est le complément φόβῳ qui assume manifestement toute la charge sémantique, ξηρᾶς n'étant qu'une tentative maladroite de motiver la forme en synchronie. De fait, il n'y a vraisemblablement là qu'une spécialisation sémantique très banale : \*τῷ φόβῳ κεντούμενος (cf. fr. *aiguillonné par la peur*), comme l'on a τῷ λιμῷ κεντούμενος (ALCIPH. 3, 4). L'on notera en tous cas la flexion moyenne.

### 13.2. Gr. κάγκανος « sec »

Il faut à présent rendre compte de tout le groupe formé par κάγκανος « sec », καγκάνει· θάλπει, ξηραίνει (HSCH.), et par καγκαλέα· κατακεκαυμένα (HSCH.). Sur le seul témoignage du grec, l'on a posé une racine \*kenk- « brûler » susceptible de rendre compte de ces formes. En fait, seul κάγκανος est connu d'Homère, ainsi en Φ 364, ὑπὸ δὲ ξύλα κάγκανα κεῖται « et en-dessous (du chaudron) s'entasse le bois sec », et aussi en σ 308 : περὶ δὲ ξύλα κάγκαν' ἔθηκαν « et tout autour, ils disposèrent du bois sec ». À chaque fois, κάγκανος s'emploie au neutre pluriel et s'applique à ξύλα. De fait, l'épithète κάγκανος marque la distinction fondamentale pour les anciens entre *lignum* et *tignum*. Le bois encore vert est jeune, lisse et se laisse travailler, c'est donc le bois de construction (*tignum*) qui sert à *charpenter* (cf. véd. TAKṢ-). Au contraire, le *lignum* est sec, noueux, tordu et cassant : c'est le bois de chauffage. C'est ainsi qu'en vieux-slave, à partir d'un substantif *soĭkŭ* (< \**konk-ú-*) « fêtu, écharde » (cf. r. *cyk* « branche, nœud dans le bois »), la langue tire un dérivé d'appartenance en *-iči* (cognat du suffixe gr. -ικός). Il s'agit du v.-sl. *soĭkŭci* « bois à brûler ». La valeur fondamentale est clairement 'aspérité sur le tronc' (cf. v.-sl. *soĭkŭ* et lit. *at-šankė*), 'nœud dans le bois' et même 'branche' (ainsi r. *cyk* « branche »), en tant qu'elle fait saillie sur le tronc. C'est que que révèlent en outre les adjectifs dérivés *soĭkatŭ* « à pointes, (bois) rugueux » et le composé v.-sl. *o-soĭkatŭ* « épineux »<sup>45</sup>.

De même, appliqué satiriquement aux personnes, c'est *ligneus* (†*tigneus* n'existe pas) qu'on emploie – en latin – ainsi chez Lucrèce (LUCR. 4, 1161), *neruōsa et lignea dorcas* # « une femme noueuse et sèche comme du bois, (on dit d'elle que) c'est une gazelle ». Il y a donc bien ici un complexe sémantique associant l'idée de 'sec, dur' et 'raboteux', qu'on

---

concrétisé secondairement (« faim ») qu'un adjectif oxyton \**b<sup>h</sup>od<sup>h</sup>h<sub>2</sub>-ó-* « piquant, poignant ».

<sup>45</sup> Un dérivé en *-atŭ* répond en principe à un *-ŭ* (< i.e. \*-o-s), mais le type en *-ŭ* (< \*-u-s) réclamant un dérivé en *-ov-* est récessif en vieux-slave. Il y a confusion entre le type *dvorŭ* « porte » (thème en \*-o-) et le type *polŭ* « champ » (thème en \*-u-) selon VAILLANT (1965 : 411-413).

retrouve dans une pièce de Catulle (CATUL. 23) qu'il faudrait presque citer en entier. Il y est question d'un certain Furius, ladre notoire ; son père a épousé une femme qui est « sèche et dure comme du bois » (*lignēa coniuge* v. 6). Tous trois sont *desséchés* par l'avarice et les privations : leur corps est plus *sec* que la corne (*atquī corpora sicciōria cornū* v. 12), et leur dents pourraient ronger des cailloux (*dentēs uel silicem comēsse possunt* v. 4). Il faut revenir sur le sens de κάγκαν(α) en σ 308,

περὶ δὲ ξύλα κάγκαν' ἔθηκαν

αἶα πάλαι, περὶ κηλα, νέον κεκεασμένα χαλκῶ

« Et tout autour, ils disposèrent du bois raboteux, sec depuis longtemps, à la surface durcie et qui venait tout juste d'être fendu par les haches. »

Il s'agit de bûches grossières que l'on vient de faire éclater. Le bois employé est tout-à-la fois raboteux, sec et dur. D'après de tels passages, l'on peut comprendre que la véritable valeur de κάγκανος se soit perdue par effet de contexte. Dès lors, on expliquera l'adjectif \*καγκαλέος par l'attraction morphologique des formes ἀζαλέος et αὐαλέος « desséché ». Cela enferme également une attraction *sémantique*. Le verbe καγκαίνω est à κάγκανα ce que καίω est à κεκαυμένα : il s'agit d'une formation causative obtenue par retroversion d'un plus ancien moyen (c'est le type – récent – de ὀρχέω « je dirige la danse » en regard de ὀρχέομαι « je danse » seul connu d'Homère). Tout cela peut se ramener à un neutre archaïque \*κάγκαν- « écharde, nœud dans le bois » fournissant un adjectif κάγκαν-ο- par thématisation. Le sens de l'expression ξύλα κάγκανα aurait été primitivement 'broussailles sèches et piquantes', 'branches noueuses', 'gros bois mort'. Le sens le plus ancien serait 'piquant', et 'sec' serait adventice ; *a contrario*, τὰ φρύγανα n. pl. « petit bois » désigne parfois des broussailles piquantes, et φρυγανώδης « semblable à des broussailles » se dit de la bruyère chez Théophraste (*Hist. des plantes*, 6. 2. 2.). Précisons qu'ici c'est le sens de 'piquant' qui est adventice, car le verbe φρύγω signifie 'faire griller'. Il y a là un complexe sémantique associant les deux notions de 'sec' et 'piquant'.

Morphologiquement, le thème καγκ- doit reposer sur un compromis entre le degré plein \**kēnk-* et le degré zéro \**k̂nk-* (qui eût donné en toute rigueur gr. \*κακ-), qui devaient sans doute alterner au sein d'un paradigme hétéroclitique de type \**kēnk-r̄*, \**k̂nk-én-s* n. « pointe, piquant, écharde ». Le thème fort fournit le dérivé \**k̂nk-r-ú-s* « douleur poignante » qui se prolonge dans le germ. com. \**χun̄g-rú̄* m. « faim ». Il y a eu polarisation du thème en grec : \**κάγκ-αρ*, \**κάγκ-αν-* (avec une sorte de compromis apophonique pour le paradigme attendu \*\**κέγκ-αρ*, \*\**κάκ-αν-*). Dans cette hypothèse, \**κάγκαρ* est à \**πολυ-καγκής* ce qu'hom. ἄλκαρ n. « force » est à ἄν-αλκής « sans force » (noter en outre hom. ἄν-αλκίς).

#### 14. La racine \**kenk-* « ceindre »

Seul résiste encore le latin *cingō* « ceindre », qu'on ne saurait séparer du skr. *kañcate* « lier » qui repose nécessairement sur une vélaire. On en a conclu à l'existence d'une autre racine \**kenk-* « lier ». De fait, il existe également un substantif *kaca-* m. « lien, cicatrice ». Le

mot latin *cicātrix* est quant à lui tiré d'un dénominateur \**cicāre* « cicatriser » qu'on peut avec quelque vraisemblance<sup>46</sup> faire remonter à un plus ancien \**ceca*, -æ f. « cicatrice ». Le latin aurait un présent à infixé nasal de structure \**Cé-n-C-e/o-* alternant avec un substantif de type \**CéC-eh<sub>2</sub>*, soit le type de lat. \**præ-heda* (cf. lat. *præda*) vs. *præ-hendō* « saisir, prendre » parfaitement superposable au type \**ceca* vs. \**cincō* (sonorisé en *cingō*).

Ce type de réanalyse n'est pas inconnu du sanskrit, qui s'est doté par *samprasāraṇa* d'un présent *mandate* refait sur le parfait *mamadé* « être ivre » (la racine en est \**med-*). Le substantif *kaca-* m. « jointure » serait alors sur le même plan que *mada-* « ivresse », c'est-à-dire le seul reflet de la véritable racine sans nasale adventice. Le skr. *kañcate* serait ainsi parallèle au latin *cingō*. L'on sait que *cingitur* pris absolument (notamment chez Virgile) veut dire 's'équiper, se harnacher'. C'est la clef du nom sanskrit de la 'cuirasse' : skr. *kañcana-* n. qui est un déverbal obtenu après hypostase de *kañcate* en une pseudo-racine indienne \**KAN̄C-* « lier »<sup>47</sup>.

Pour le sens, on partirait d'une racine \**kek-* (racine télique et momentative) signifiant 'atteindre', d'où 'faire s'atteindre les bords d'une plaie' et 'attacher les pièces de l'armure'. Elle est reflétée par le vieux lituanien, qui possède, en composition, une forme 3 sgl. °*kakti* « atteindre, obtenir » (STANG<sub>48</sub> pose un ancien parfait \**kók-e* « il a atteint son but » refait en un présent athématique – soit le type de v. slave *věmi*). Cette forme, thématisée et pourvue d'un infixé nasal de date récente, donne le lituanien standard *kankù* qui signifie initialement 'atteindre'. C'est le jeu des préverbes qui a conduit les locuteurs à poser pour cette racine le sens d'*aller*, ainsi *at-kàkti* « arriver » génère-t-il par symétrie *iš-kàkti* « partir ». C'est ainsi que le radical lit. *kak-* a été vidé de sa valeur propre, et ne veut pas dire grand chose de plus que le lat. *īre* dans le couple antithétique *ad-īre* « aller » et *ab-īre* « partir ». Au niveau indo-européen, on posera un aoriste radical athématique \**kék-t* « il a atteint » assorti d'un parfait résultatif \**kók-e* « il est en contact ». Le lituanien conserverait donc la base de parfait, mais avec le sens de l'ancien aoriste radical. Ce parfait résultatif serait en relation étroite avec le substantif \**kók-o-* reflété – indirectement – par le substantif skr. *kaca-* m. « lien, cicatrice » (< \*« action d'être en contact, chose mise en contact »).

## 15. Bilan

Cette analyse permet donc de faire un sort à trois fantômes : †*kenk-* « brûler », †*kenk-* « piquer » et †*kenk-* « ceindre », et se propose de restituer une racine \**kenk-* « piquer » avec une palatale initiale, ainsi qu'une racine \**kek-* « atteindre, rejoindre » et « faire se rejoindre, lier, attacher ». La racine \**kenk-* « piquer » fournissait deux neutres acrostatiques : \**kónk-u* et \**kónk-i* modernisés respectivement en un masculin \**kónk-ú-s* et un féminin \**kónk-i-ǎ* « excroissance », un nom d'action \**kónk-o-s* ainsi qu'un nom d'agent oxyton \**kónk-ó-s* « piquant, piqueur » et un neutre protérokinétique \**kénk-ŕ*, \**kñk-én-s* « piquant, écharde ». En

<sup>46</sup> C'est là la doctrine de WALDE (*WHI* : 211).

<sup>47</sup> *Dhātupāṭha* 6. 9.



regard de l'aoriste \**kēnk-t* « il (se) ficha », le parfait archaïque sans redoublement \**kónk-e* dégage une sémantique autonome, soit « être suspendu » (< \*« être fiché »), mais sans doute aussi, primitivement<sup>49</sup>, « être effilé ».

Il n'est pas totalement exclu que les formations de parfaits sur \**R(ó)* sans redoublement ici posés (\**b<sup>h</sup>ójh<sub>2</sub>-e* « avoir peur », \**kónk-e* « être fiché », \**lók<sup>u</sup>-e* « rester » et \**lók<sup>u</sup>-e* « briller, voir ») puissent s'expliquer en dernière analyse par d'anciens présents acrostatiques de type \**CóC-ti* pourvus des désinences moyennes que sont \**-h<sub>2</sub>e*, \**-th<sub>2</sub>e* et \**-e* avant l'émergence systématique du redoublement au parfait en indo-européen.

Il n'est pas impensable de poser que la langue commune ait connu un 'actif' \**kónk-ti* « il fiche, il accroche » en-regard d'un médio-passif irrégulier (car empruntant son vocalisme à l'actif) \**kónk-e* « il est accroché » (pour \**kénk-o*), lui-même refait dans le véd. \**śánka-te* qui est du type de véd. *véda-te* « il sait ».

## 16. Bibliographie

- BURROW T. (1955), *The Sanskrit Language*. London : Faber & Faber, 1955.
- CHANTRAINE P., (1968), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, Histoire des mots*. Paris : Klincksieck, 1968 (abrév. *DELG*).
- FILLIOZAT P. S. (1988), *Grammaire sanskrite paninéenne*. Paris : Payot, 1988.
- FRAENKEL E. (1955-1965), *Litavisches etymologisches Wörterbuch*. (2 Vol.). Heidelberg : Carl Winter & Göttingen, 1962-65, (abrév. *LEW*).
- DE FRIES J. (1977<sup>2</sup>), *Altnordisches etymologisches Wörterbuch*. Leyde 1977<sup>2</sup> (abrév. *AEW*).
- GELDNER K. F. (1951), *Der Rig-Veda aus dem Sanskrit ins Deutsche übersetzt* (3 Vol.), Cambridge (Mas.), 1951. Réédition de WITZEL, 2003.
- GRABMANN H. (1873), *Wörterbuch zum Rig-Veda*. Leipzig, 1873 (6 überarbeitete und ergänzte Auflage von Maria KOZIANKA, Wiesbaden 1996).
- HACKSTEIN O. (1995), *Untersuchungen zu den sigmatischen Präsenstambildungen des Tocharischen*. Göttingen, 1995.
- HARDARSON J.A. (1993), *Studien zum urindogermanischen Wurzel-aorist*, Innsbruck : IBS 74, 1993.
- HOFFMANN K. & FORSSMAN B., *Avestische Laut- und Flexionslehre*. Innsbruck : IBS 84, 1996.
- HOFFMANN K. (1967), *Der Injunktiv im Veda*. Heidelberg, 1967.
- HOUBEN J. E. M. (2000), « The Ritual Pragmatics of a Vedic Hymn : The 'Riddle Hymn' and the *Pravargya* Ritual », *Journal of the American Oriental Society* 120/4 (2000), 499-536.

<sup>48</sup> STANG (1966 : 346-347).

<sup>49</sup> Dans la reconstruction du parfait indo-européen il importe de noter l'alignement, en termes sémantiques, de \**kónk-e* « être effilé » sur l'aoriste \**kēnk-t* « il (se) ficha », soit « être fiché » – tout cela procédant d'une racine \**kēnk-* « pointer, piquer ».

- JASANOFF J. H.,  
 — (1978) *Stative and Middle in Indo-European*. Innsbruck, IBS 23, 1978.  
 — (1979), « The position of the *-hi* conjugation » in *Hethitisch und Indogermanisch. Edd. W. NEU und W. MEID*. Innsbruck, IBS 25, 79-90.
- KORTLANDT F., « Le statif indo-européen en slave », *Revue des études slaves* 64/3, 1992, 373-376.
- KÜMMEL M.  
 — (1996), *Stativ und passivaorist in Indoiranischen*. Göttingen 1996.  
 — (2000), *Das Perfekt im Indoiranischen*. Wiesbaden 2000.
- KURYŁOWICZ J. (1964), *The inflexional Categories of Indo-European*. Heidelberg : Carl Winter, 1964.
- KURCHAT F. (1876), *Grammatik der litavischen Sprache*. Halle, 1876.
- de LAMBERTERIE C. (1990), *Les adjectifs grecs en -ός. Sémantique et comparaison* (2 Vol.). Louvain-la-neuve : Peters, 1990.
- MAYRHOFER M. (1992-2001), *Etymologisches Wörterbuch des Altindoarischen* (3 Vol. et 31 fascicules). Heidelberg : Carl Winter, 1992-2001 (abrév. *EWAia*).
- MEILLET A. et VAILLANT A. (1965), *Le slave commun*. Paris, 1965.
- MIYAKAWA H. (2003), *Die altindischen Grundzahlwörter im Rigveda*. München, 2003.
- PINAULT G.-J.,  
 — (1993), « Le substantif épithète dans la langue de la *Ṛk-Samhitā* », in *Syntaxe des langues indo-iraniennes anciennes*, actes du Colloque international de Sitges (Barcelona) 4-5 mai 1993, édités par E. PIRART, 1993, 111-142.  
 — (1998), « Analyse de lat. *cæsaries* » in *MOUSSYLANEA, Mélanges de linguistiques et de littérature anciennes offerts à Claude MOUSSY*. Louvain-Paris 1998, 15-30.
- RAU J. (1998), « PIE *\*uóǵdu-/\*uěǵdu-* and its Derivatives », *Die Sprache* 40/2, 1998 [2001], 133-160.
- RENOU L.,  
 — (1930), *Grammaire sanskrite*. Paris 1930.  
 — (1952), *Grammaire de la langue védique*. Paris 1952.  
 — (1961), *Anthologie sanskrite*. Paris 1961.  
 — (1955-1969), *Études védiques et pāṇinéennes* (17 Volumes). Paris 1955-1969 (abrév. *EVP*).
- RIX H. (2001<sup>2</sup>), *Lexikon der Indogermanischen Verben*. Wiesbaden 2001<sup>2</sup> (abrév. *LIV*<sup>2</sup>).
- SOLMSEN F. (1901), *Untersuchungen zur griechischen Laut- und Verslehre*. Strasbourg, 1901.
- SPARREBOOM M. (1985), *Chariots in the Veda*. Leiden 1985.
- STANG C. S. (1966), *Vergleichende Grammatik der Baltischen Sprachen*. Oslo, 1966.
- WALDE A. & HOFMANN J. B. (WH), *Lateinisches etymologisches Wörterbuch. II Bände, 1938-1956*, Heidelberg. 6., unveränderte Auflage, 2008.
- WATKINS C. (1969), *Indogermanische Grammatik III/1*. Heidelberg : Carl Winter, 1969.
- VAN WIJK N. (1933), « Le problème des prétérito-présents slaves et baltiques », *Studi baltici* 3, 1933, 134-139.

YOSHIDA D. (1990), *The Hittite Mediopassive Endings in -ri*. Berlin, 1990.